

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre IX

La lutte, par contre, me convient à moi, c'est mon élément. Je sais, comme le chasseur primitif, étudier les habitudes de la proie future, les circonstances, l'atmosphère, les accidents de terrain, tout ce qui peut contribuer à la satisfaction de mes désirs ou de mes ambitions.

Mais revenons au gouverneur Correa... Ce bon monsieur, enivré sans doute par le pouvoir, se mit à suivre les traces de son digne prédécesseur, sans s'effrayer des résultats, sans tirer profit de l'expérience des autres, et voulut approfondir ses vagues idéals amoureux lui, qui, depuis les vingt-deux ans qu'il était marié, ne connaissait le sexe féminin que par l'intermédiaire de Madame Carmen, son honnête épouse. Et à qui allait-il s'adresser avec son inexpérience d'homme de la cinquantaine, ses craintes, de faire parler, sa terreur panique des jalousies posthumes de sa femme ? Un soir que j'étais dans son bureau, il me dit en souriant, d'un ton dégagé :

- *Le bruit court que vous vous amusez, Herrera.*
- *Eh ! On fait ce que l'on peut, Gouverneur.*
- *Quel diable de jeune homme ! Vous faites bien d'en profiter pendant que vous êtes garçon ... Moi aussi, si je pouvais ... Mais le temps est passé ... J'aimerais ... J'aimerais seulement vous accompagner une fois... Oh ! par curiosité, en amateur, parce que je ne suis plus bon à grand-chose ... Mais enfin, un moment de vie c'est toujours la vie ...*
- *Et où voulez-vous m'accompagner, Gouverneur ? – lui demandai-je pour le faire parler.*
- *Bah ! vous savez bien ... Ce n'est pas à la messe, c'est sûr ... Vous avez tant de bonnes relations et cela doit être amusant ... Vous ne m'invitez pas, alors ?*
- *Comment donc ! Quand vous voudrez ...*
J'abrège. Le plus difficile à dire, c'est cela : le gouverneur Correa, comme nouvel aspirant, adopta mes bonnes fortunes lorsque je les abandonnais. Et personne n'eut à s'en plaindre, ni moi, ni les bonnes fortunes, ni le Gouverneur. Seule, Madame Carmen, peut-être ...

C'était là, entre autres, une de mes fonctions policières. Entre temps, l'attitude de Vazquez avait provoqué une espèce de nouveau bond dans mon esprit. Je pensais en vain que ces deux êtres, sérieux et pondérés, étaient probablement faits pour s'unir, et qu'une femme comme Maria, pleine de principes et de scrupules, ne me convenait pas. Il y avait une circonstance favorable, et mon amour-propre m'obligeait à en profiter. C'est ainsi que je feignis le dédain pendant une, puis deux semaines, mais en m'efforçant pour le feindre, je me convainquis chaque fois davantage – par autosuggestion – qu'il était faux. Et un dédain feint n'est qu'un désir véritable. Je me mis à désirer Maria ardemment, et cela m'obséda à un point incompréhensible, puisqu'il s'agit d'un sentiment que je juge maintenant artificiel.

Comme un enfant romantique, j'allai la voir, ravi, après deux semaines d'absence, et profitant de la solitude dans laquelle nous nous trouvions je commençai par lui reprocher violemment sa froideur, son inconséquence, tout ce qui me vint à la bouche.

Elle devint très rouge, trembla toute, laissant tomber les bras et penchant la tête

sous cette avalanche de passion superficielle. Elle me laissa parler, dire tout ce que je voulus et, un moment après que je me tus, leva les yeux, me regarda tendrement et me dit :

- *Vous êtes si fâché ... vraiment ?*

Je crus voir un éclair de doute dans ses pupilles et je me tranquillisai vite.

- *Je ne suis pas fâché – répondis-je avec un calme relatif –. C'est ma façon de parler.*

- *Ah !*

Elle se dressa, devint pâle et continua après un moment :

- *Vous avez toujours des façons de parler, de vous comporter, d'agir. Vous allez trop vite et vous me traitez mal.*

- *Mal, Maria ? Ne savez-vous pas que mon plus grand désir est que vous soyez la compagne de ma vie ? Dites, voulez-vous être ma femme ?*

- *Votre femme ? – Et, après une autre pause, elle répondit – Pensons-y plus longuement ... Nous en reparlerons dans quelques mois. Laissez-moi le ridicule d'être un peu romanesque, en répétant les vers de Campoamor : La terre est fatiguée de donner des fleurs, elle a besoin d'un an de repos.*

- *Elle en a tant données ?*

- *Quel...ques-unes.*

Elle s'écarta comme si je l'avais blessée profondément.

- *Les fleurs sont la condition du printemps, qu'importe où, quand, ni comment, ni pourquoi ?* – dit-elle amèrement.

- *Vous êtes fâchée, Maria ? Ecoutez! Et moi qui allais vous demander ...*

- *Quoi ?*

- *Que nous nous mariions ... quand vous voudrez.*

- *Dans un an ?* – demanda-t-elle en souriant comme au milieu des nuages.

- *Dans un an ? Tant de temps ! Mais si vous le voulez ... Pourquoi un an ?*

- *Parce que ... je n'ai pas ... confiance ... Mon ami est très volage.*

- *Moi !*

- *Très volage et très ... ah, Maurice ! Voulez-vous que nous en reparlions l'année prochaine? Voulez-vous ? Soyez gentil !*

- *Mais, Maria, vous doutez de moi, vous pensez que je ...*

- *Non, Maurice – interrompit-elle –. Ce sont des questions plus sérieuses que nous le croyons. Si je vous disais « oui » maintenant je m'en repentirais peut-être plus tard. Laissons*

les choses aller d'elles-mêmes, qu'importe attendre s'il n'y a plus à discuter ensuite ? ...

Et voici toute la déclaration d'un terrible don Juan. Cela ne signifie-t-il pas que lorsque la femme ne veut pas?... Résultat, je la fréquentai encore davantage et je continuai à croire que j'étais amoureux d'elle comme un fou.

De toutes façons, je modifiai notablement ma conduite, gardant mieux les apparences et affectant une réserve qui ne m'allait pas mal et qui attira assez l'attention dans le cercle de mes relations. Durant quelques mois, je ne fréquentai que les milieux politiques, la maison du Gouverneur, mon bureau de la préfecture, n'apparaissant au Club qu'à de rares intervalles. J'étais alors très absorbé également par la question de ma candidature qui, si au début put me paraître chose facile, commença bientôt à présenter des difficultés. Il y avait de nombreux candidats et le gouverneur Correa se sentait attiré et emporté par eux. Il était de bonne foi avec moi, mais, ceux qui désiraient me supplanter lui remplissaient la tête d'objections, de faux rapports et d'intrigues. Trop jeune, je n'avais pas d'antécédents politiques de

valeur ; ma vie n'était qu'une suite de folies ; me faire élire ce serait risquer de déconsidérer le Gouvernement déjà en mauvaise posture, d'autant plus que j'occupais la préfecture de police, ce qui rendait l'intrusion du Gouvernement dans les élections trop évidentes. Correa me fit part d'un peu de tout cela, mais je combattis victorieusement toutes ses objections et bien d'autres qu'il aurait pu me présenter.

- *Je suis jeune, c'est certain, mais ce n'est pas un obstacle, je ne serai pas le premier député national de mon âge. Dans notre pays, tous les hommes politiques presque sans exception ont commencé leur carrière de très bonne heure. Et ce qu'ils ont fait de mieux ils le firent quand ils étaient jeunes, quand ils avaient le plus d'initiative et de ressort. Quant à mes prétendues folies, elles ne sont, Gouverneur, ni plus ni moins graves que celles que tout le monde fait, et moins que n'importe qui vous ne pouvez en être surpris vous qui connaissez la vie privée de tant de gens ... De plus, je pense me marier bientôt avec une jeune fille vertueuse, intelligente, instruite et*

d'une famille respectable.

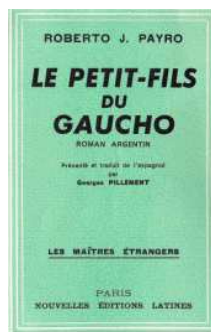
- *Oui, oui, je sais, la fille de Blanco.*
- *Cela ne vous semble pas une garantie suffisante ? N'entrerais-je pas ainsi, à Buenos Aires, dans les meilleures conditions sociales, et politiques ?*
- *Oui, cela change ...*
- *Maintenant, que je sois le préfet de police de la province? Je puis démissionner, si vous le voulez, mais cela pourrait vous amener quelques difficultés si vous n'avez pas sous la main un homme de confiance que je vous trouverai dès que je serai élu. De plus, la Constitution ne dit pas qu'un chef politique ne puisse pas être élu député – ajoutai-je, en répétant un vieil argument.*
- *Mais il faut tenir compte de l'opposition...*
- *Bah ! Préférez-vous qu'elle crie ou qu'elle commande ? Si nous en faisons cas, ce sera elle qui gouvernera et non nous ... Voyons ! Ne discutons pas plus longtemps, Gouverneur! J'ai votre parole et vous la tiendrez, n'est-ce pas ?*

Je dis cela en souriant et en me levant pour faire voir que l'entretien

était terminé, comme si c'était moi le maître, et avec un accent tel que Correa ne pouvait interpréter la phrase que de cette façon :

- *Vous m'avez donné votre parole et je saurai vous la faire tenir, de gré ou de force. C'est pour quelque chose que je tiens la province en main !*
- *Soyez tranquille ...* – murmura le Gouverneur, vaincu, promettant ...

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>